

Et si on arrêtait de faire semblant ?

Par Jonathan Franzen ([/wiki/Jonathan_Franzen](#))

Dans le New Yorker : <https://www.newyorker.com/culture/cultural-comment/what-if-we-stopped-pretending>
(<https://www.newyorker.com/culture/cultural-comment/what-if-we-stopped-pretending?fbclid=IwAR2trXnGweysAie1YO0e8e5bpVYWIWKX2ci6HV4xFSbZETmSyRwUUuBZ1-wc>)

Traduction automatique effectuée avec DeepL

Corrections de Julien Lecaille

Le contenu initial n'étant pas en licence libre, cette traduction non-officielle ne l'est pas non plus



([wiki/Fichier:ManifClimatGen%C3%A8ve-6avril2019-19.jpg](#))

L'apocalypse climatique arrive. Pour s'y préparer, nous devons admettre que nous ne pouvons l'empêcher.

Il y a un espoir infini, nous dit Kafka, mais pas pour nous. Il s'agit d'un épigramme mystique approprié d'un écrivain dont les personnages s'efforcent d'atteindre des buts ostensiblement réalisables et, tragiquement ou de façon amusante, ne parviennent jamais à s'en approcher. Mais il me semble, dans notre monde qui s'assombrit rapidement, que l'inverse de la remarque de Kafka est tout aussi vrai : il n'y a aucun espoir, sauf pour nous.

Je parle, bien sûr, des changements climatiques. La lutte pour contenir les émissions mondiales de carbone et empêcher la planète de fondre à l'allure de la fiction de Kafka. L'objectif est clair depuis trente ans, et malgré des efforts sérieux, nous n'avons fait pratiquement aucun progrès pour l'atteindre. Aujourd'hui, les preuves scientifiques sont irréfutables. Si vous avez moins de soixante ans, vous avez de bonnes chances d'assister à la déstabilisation radicale de la vie sur terre, à des récoltes catastrophiques, à

des incendies apocalyptiques, à des implosions économiques, à des inondations épiques, à des centaines de millions de réfugiés fuyant des régions rendues inhabitables par une chaleur extrême ou une sécheresse permanente. Si vous avez moins de trente ans, vous êtes presque sûr d'en être témoin.

Si vous vous souciez de la planète, des gens et des animaux qui y vivent, il y a deux façons d'y penser. Vous pouvez continuer à espérer que cette catastrophe est évitable et vous sentir encore plus frustré ou enragé par l'inaction du monde. Ou vous pouvez accepter que le désastre arrive, et commencer à repenser ce que cela signifie d'avoir de l'espoir.

Même à cette date tardive, les expressions d'espoir irréaliste continuent d'abonder. Pas un jour ne semble passer sans que je lise qu'il est temps de "retrousser nos manches" et de "sauver la planète" ; que le problème du changement climatique peut être "résolu" si nous appelons la volonté collective. Même si ce message était probablement encore vrai en 1988, lorsque la science est devenue tout à fait claire, nous avons émis autant de carbone atmosphérique au cours des trente dernières années qu'au cours des deux siècles précédents d'industrialisation. Les faits ont changé, mais le message reste le même.

Psychologiquement, ce déni a du sens. Malgré le fait scandaleux que je serai bientôt mort pour toujours, je vis dans le présent, pas dans le futur. Devant le choix entre une abstraction alarmante (la mort) et l'évidence rassurante de mes sens (le petit déjeuner !), mon esprit préfère se concentrer sur cette dernière. La planète, elle aussi, est encore merveilleusement intacte, les saisons changent, une autre année électorale approche, de nouvelles comédies sur Netflix et son effondrement imminent est encore plus difficile à imaginer que la mort. D'autres types d'apocalypse, qu'elle soit religieuse, thermonucléaire ou astéroïdale, ont au moins la netteté binaire de mourir : un moment le monde est là, l'instant d'après il est parti pour toujours. L'apocalypse climatique, en revanche, est désordonnée. Elle prendra la forme de crises de plus en plus graves qui s'aggraveront de façon chaotique jusqu'à ce que la civilisation commence à s'effiloche. Les choses vont très mal tourner, mais peut-être pas trop tôt, et peut-être pas pour tout le monde. Peut-être pas pour moi.

Une partie du déni, cependant, est plus volontaire. Le mal de la position du Parti républicain sur la science du climat est bien connu, mais le déni est aussi ancré dans la politique progressiste, ou du moins dans sa rhétorique. Le Green New Deal, le plan directeur de certaines des propositions les plus substantielles présentées sur la question, est toujours présenté comme notre dernière chance d'éviter une catastrophe et de sauver la planète, par le biais de projets gigantesques d'énergie renouvelable. Bon nombre des groupes qui soutiennent ces propositions emploient le terme " stopper " le changement climatique, ou laissent entendre qu'il est encore temps de le prévenir. Contrairement à la droite politique, la gauche s'enorgueillit d'écouter les climatologues, qui admettent que cette catastrophe est théoriquement évitable. Mais tout le monde ne semble pas écouter attentivement. L'accent est théoriquement mis sur le mot.

Notre atmosphère et nos océans ne peuvent absorber qu'une quantité limitée de chaleur avant que les changements climatiques, intensifiés par diverses boucles de rétroaction, ne deviennent incontrôlables. Les scientifiques et les décideurs s'entendent pour dire que nous passerons ce point de non-retour si la température moyenne mondiale augmente de plus de deux degrés Celsius (peut-être un peu plus, mais peut-être aussi un peu moins). Le GIEC. - le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat - nous dit que, pour limiter la hausse à moins de deux degrés, nous devons non seulement inverser la tendance des trois dernières décennies. Nous devons nous approcher de zéro émission nette, à l'échelle mondiale, au cours des trois prochaines décennies.

C'est, c'est le moins qu'on puisse dire, un défi de taille. Il suppose également que vous faites confiance aux calculs du GIEC. De nouvelles recherches, décrites le mois dernier dans Scientific American, démontrent que les climatologues, loin d'exagérer la menace du changement climatique, ont sous-estimé son rythme et sa gravité. Pour projeter l'augmentation de la température moyenne mondiale, les scientifiques s'appuient sur une modélisation atmosphérique complexe. Ils prennent une foule de variables et les font passer dans des supercalculateurs pour générer, disons, dix mille simulations différentes pour le siècle à venir, afin de faire une "meilleure" prédiction de l'augmentation de la température. Lorsqu'une scientifique prédit une hausse de deux degrés Celsius, elle ne fait que nommer un chiffre sur lequel elle est très

confiante : la hausse sera d'au moins deux degrés. La hausse pourrait, en fait, être beaucoup plus élevée.

En tant que non-scientifique, je fais ma propre modélisation. J'exécute divers scénarios d'avenir à travers mon cerveau, j'applique les contraintes de la psychologie humaine et de la réalité politique, je prends note de l'augmentation incessante de la consommation mondiale d'énergie (jusqu'à présent, les économies de carbone fournies par les énergies renouvelables ont été plus que compensées par la demande des consommateurs) et je compte les scénarios dans lesquels une action collective évite une catastrophe. Les scénarios, que je tire des prescriptions des décideurs et des militants, partagent certaines conditions nécessaires.

La première condition est que chacun des principaux pays pollueurs du monde mette en place des mesures de conservation draconiennes, ferme une grande partie de son infrastructure énergétique et de transport et réorganise complètement son économie. Selon un article récent paru dans *Nature*, les émissions de carbone des infrastructures mondiales existantes, si elles sont exploitées tout au long de leur durée de vie normale, dépasseront notre " quota " d'émissions, c'est-à-dire les gigatonnes supplémentaires de carbone qui peuvent être libérées sans franchir le seuil de la catastrophe. (Cette estimation ne comprend pas les milliers de nouveaux projets d'énergie et de transport déjà planifiés ou en construction.) Pour rester dans les limites de cette allocation, une intervention descendante doit avoir lieu non seulement dans chaque pays, mais dans tous les pays. Faire de New York une utopie verte ne servira à rien si les Texans continuent à pomper du pétrole et à conduire des camionnettes.

Les mesures prises par ces pays doivent également être les bonnes. Il faut dépenser d'énormes sommes d'argent du gouvernement sans les gaspiller et sans se remplir les poches. Il est utile de rappeler ici la plaisanterie kafkaïenne du mandat de l'Union européenne sur les biocarburants, qui a servi à accélérer la déforestation de l'Indonésie pour les plantations d'huile de palme, et la subvention américaine de l'éthanol carburant, qui s'est avérée ne profiter qu'aux producteurs de maïs.

Enfin, un nombre écrasant d'êtres humains, y compris des millions d'Américains détestant le gouvernement, doivent accepter des impôts élevés et de sévères réductions de leur style de vie familial sans se révolter. Ils doivent accepter la réalité du changement climatique et avoir confiance dans les mesures extrêmes prises pour le combattre. Ils ne peuvent pas rejeter les nouvelles qu'ils n'aiment pas comme étant fausses. Ils doivent mettre de côté le nationalisme et les ressentiments de classe et de race. Ils doivent faire des sacrifices pour des nations lointaines menacées et des générations futures éloignées. Ils doivent être terrifiés en permanence par des étés plus chauds et des catastrophes naturelles plus fréquentes, plutôt que de s'y habituer. Tous les jours, au lieu de penser au petit déjeuner, ils doivent penser à la mort.

Traitez-moi de pessimiste ou d'humaniste, mais je ne vois pas la nature humaine changer fondamentalement de sitôt. Je peux exécuter dix mille scénarios dans mon modèle, et dans aucun d'entre eux, je ne vois l'objectif des deux degrés atteint.

A en juger par les récents sondages d'opinion, qui montrent qu'une majorité d'Américains (dont beaucoup sont républicains) sont pessimistes sur l'avenir de la planète, et par le succès d'un livre comme "The Uninhabitable Earth" de David Wallace-Wells, publié cette année, je ne suis pas le seul à en être arrivé là. Mais il y a toujours une réticence à le diffuser. Certains militants du climat soutiennent que si nous admettons publiquement que le problème ne peut être résolu, il découragera les gens de prendre des mesures d'amélioration du tout. Cela me semble non seulement un calcul condescendant, mais aussi inefficace, étant donné le peu de progrès que nous avons à faire à ce jour. Les activistes qui le font me rappellent les chefs religieux qui craignent que, sans la promesse du salut éternel, les gens ne prennent pas la peine de bien se comporter. D'après mon expérience, les non-croyants n'aiment pas moins leurs voisins que les croyants. Je me demande donc ce qui pourrait arriver si, au lieu de nier la réalité, nous nous disions la vérité.

Tout d'abord, même si nous ne pouvons plus espérer être sauvés d'un réchauffement de deux degrés, il existe encore de solides arguments pratiques et éthiques pour réduire les émissions de carbone. À long terme, peu importe à quel point nous dépassons les deux degrés ; une fois que le point de non-retour est

passé, le monde deviendra autotransformateur. À court terme, cependant, des demi-mesures valent mieux que l'absence de mesures. Si nous réduisons nos émissions à mi-chemin, les effets immédiats du réchauffement seraient un peu moins graves et le point de non-retour serait quelque peu reporté. La chose la plus terrifiante au sujet du changement climatique, c'est la vitesse à laquelle il progresse, l'effondrement presque mensuel des records de température. Si l'action collective aboutissait à un ouragan dévastateur de moins, à quelques années supplémentaires de stabilité relative, ce serait un objectif à poursuivre.

En fait, il vaudrait la peine d'aller de l'avant, même si cela n'avait aucun effet. Ne pas conserver une ressource limitée lorsque des mesures de conservation sont disponibles, ajouter inutilement du carbone dans l'atmosphère alors que nous savons très bien ce que le carbone lui fait, est tout simplement inacceptable. Bien que les actions d'un individu n'aient aucun effet sur le climat, cela ne veut pas dire qu'elles n'ont aucun sens. Chacun d'entre nous a un choix éthique à faire. Pendant la Réforme protestante, alors que la "fin des temps" n'était qu'une idée, et non la chose horriblement concrète qu'elle est aujourd'hui, une question doctrinale clé était de savoir si vous devriez faire de bonnes œuvres parce qu'elles vous mèneront au Ciel, ou si vous devriez les faire simplement parce qu'elles sont bonnes - car, bien que le Ciel soit un point d'interrogation, vous savez que ce monde serait mieux si chacun les faisait. Je peux respecter la planète et me soucier des gens avec qui je la partage, sans croire qu'elle me sauvera.

Plus que cela, un faux espoir de salut peut être activement nuisible. Si vous persistez à croire que la catastrophe peut être évitée, vous vous engagez à vous attaquer à un problème si immense qu'il doit être la priorité absolue de chacun pour toujours. L'un des résultats, bizarrement, est une sorte de complaisance : en votant pour des candidats verts, en allant au travail à bicyclette, en évitant les voyages en avion, vous pourriez avoir l'impression d'avoir fait tout ce que vous pouviez pour la seule chose qui valait la peine d'être faite. Alors que, si vous acceptez la réalité que la planète va bientôt surchauffer au point de menacer la civilisation, il y a beaucoup plus à faire.

Nos ressources ne sont pas infinies. Même si nous investissons beaucoup d'argent dans un pari de plus longue haleine, en réduisant les émissions de carbone dans l'espoir qu'il nous sauvera, il n'est pas sage de les investir tous. Chaque milliard de dollars dépensé dans les trains à grande vitesse, qui peuvent ou non convenir à l'Amérique du Nord, représente un milliard de dollars qui n'est pas réservé à la préparation aux catastrophes, aux réparations aux pays inondés ou aux secours humanitaires futurs. Tout mégaprojet d'énergie renouvelable qui détruit un écosystème vivant - le développement de l'énergie "verte" dans les parcs nationaux du Kenya, les projets hydroélectriques géants au Brésil, la construction de fermes solaires dans des espaces ouverts plutôt que dans des zones habitées - érode la résistance d'un monde naturel qui lutte déjà pour sa vie. L'épuisement des sols et de l'eau, la surexploitation des pesticides, la dévastation des pêcheries mondiales, la volonté collective est également nécessaire pour ces problèmes et, contrairement au problème du carbone, ils sont en notre pouvoir pour les résoudre. En prime, de nombreuses actions de conservation de faible technicité (restauration des forêts, préservation des prairies, réduction de la consommation de viande) peuvent réduire notre empreinte carbone aussi efficacement que les changements industriels massifs.

La guerre totale contre le changement climatique n'avait de sens que si elle pouvait être gagnée. Une fois que vous acceptez que nous l'avons perdue, d'autres types d'actions prennent un sens plus grand. La préparation aux incendies, aux inondations et aux réfugiés en est un exemple directement pertinent. Mais la catastrophe imminente accroît l'urgence de presque toutes les actions visant à améliorer la situation dans le monde. En ces temps de chaos croissant, les gens cherchent une protection dans le tribalisme et la force armée, plutôt que dans la primauté du droit, et notre meilleure défense contre ce genre de dystopie est de maintenir des démocraties, des systèmes juridiques et des communautés qui fonctionnent bien. À cet égard, tout mouvement vers une société plus juste et plus civile peut désormais être considéré comme une action significative en faveur du climat. Assurer des élections équitables est une action climatique. La lutte contre l'inégalité extrême des richesses est une action climatique. Fermer les machines de la haine sur les médias sociaux est une action pour le climat. Instaurer une politique d'immigration humaine, défendre l'égalité raciale et l'égalité des sexes, promouvoir le respect des lois et leur application, soutenir une presse libre et indépendante, débarrasser le pays des armes d'assaut, voilà autant de mesures

climatiques significatives. Pour survivre à la hausse des températures, chaque système, qu'il soit naturel ou humain, devra être aussi solide et sain que possible.

Et puis il y a la question de l'espoir. Si votre espoir pour l'avenir dépend d'un scénario extrêmement optimiste, que ferez-vous dans dix ans, lorsque le scénario deviendra irréalisable, même en théorie ? Abandonner complètement la planète ? Pour emprunter les conseils des planificateurs financiers, je pourrais suggérer un portefeuille plus équilibré d'espoirs, certains à plus long terme, la plupart à plus court terme. C'est bien de lutter contre les contraintes de la nature humaine, en espérant atténuer le pire de ce qui nous attend, mais il est tout aussi important de livrer des batailles plus petites, plus locales, que vous avez un espoir réaliste de gagner. Continuez à faire ce qu'il faut pour la planète, oui, mais continuez aussi à essayer de sauver ce que vous aimez en particulier - une communauté, une institution, un endroit sauvage, une espèce en difficulté - et prenez courage dans vos petits succès. Toute bonne chose que vous faites maintenant est sans doute une protection contre un avenir plus chaud, mais ce qui est vraiment significatif, c'est que c'est bon aujourd'hui. Tant que tu as quelque chose à aimer, tu as quelque chose à espérer.

À Santa Cruz, où j'habite, il y a une organisation appelée Homeless Garden Project. Dans une petite ferme en activité à l'ouest de la ville, il offre de l'emploi, de la formation, du soutien et un sentiment d'appartenance à la collectivité aux sans-abri de la ville. Il ne peut pas "résoudre" le problème de l'itinérance, mais il change des vies, une à la fois, depuis près de trente ans. En s'appuyant en partie sur la vente de produits biologiques, elle contribue plus largement à une révolution dans notre façon de voir les gens dans le besoin, la terre dont nous dépendons et le monde naturel qui nous entoure. L'été, en tant que membre du programme de l'ACS, j'apprécie son chou frisé et ses fraises, et à l'automne, parce que le sol est vivant et non contaminé, les petits oiseaux migrateurs trouvent leur nourriture dans ses sillons.

Il peut arriver un moment, plus tôt que chacun d'entre nous aime à le penser, où les systèmes de l'agriculture industrielle et du commerce mondial s'effondrent et où les sans-abri sont plus nombreux que les personnes qui ont un logement. À ce moment-là, l'agriculture locale traditionnelle et les communautés fortes ne seront plus seulement des mots à la mode libéraux. La gentillesse envers les voisins et le respect de la terre - entretenir un sol sain, gérer judicieusement l'eau, prendre soin des pollinisateurs - seront essentiels dans une crise et dans toute société qui y survit. Un projet comme le Jardin des sans-abri m'offre l'espoir que l'avenir, bien qu'il soit sans doute pire que le présent, pourrait aussi, d'une certaine façon, être meilleur. Mais surtout, cela me donne de l'espoir pour aujourd'hui.

Catégorie (</wiki/Sp%C3%A9cial:Cat%C3%A9gories>) :

Traduction (</index.php?title=Cat%C3%A9gorie:Traduction&veaction=edit&action=view>)

La dernière modification de cette page a été faite le 13 septembre 2019 à 13:16.

Le contenu est disponible sous licence CCBYSA 3.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/>) sauf mention contraire.



(<https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/>)



([//www.mediawiki.org/](https://www.mediawiki.org/))

(https://www.semantic-mediawiki.org/wiki/Semantic_MediaWiki)